TEMPERANCE.

Uti, non abuti.

—Quel singulier sujet! direz-vous M. l'Editeur, et que pouvons-nous bien, sur ce thème de *preacher* et de *teetotaliste* avoir de nouveau et d'intéressant à dire aux lecteurs et aux lectrices de l'*Abeille*?

Car ce sujet, très grave et très philosophique, n'est pas absolument gai, et nous croyons que Sénèque lui-même l'a traité dans son temps, alors que les buveurs, plus sages qu'aujourd'hui ne connaissaient ni le rack, ni le gin, ni le tord-boyau, ni le whiskey, ni le *cock tail*, bien que les Romains des temps d'Horace et de Sénèque bussent autre chose que l'eau de Rome et de Tibur. Car ce n'est pas en l'honneur de l'eau toujours un peu fade qu'Horace commence l'une de ses odes immortelles par ce vers de tous connu: "*Nunc est bibendum*....Maintenant, il faut boire!" Et le poète latin a immortalisé le Falerne qui, vieux de cent ans, faisait chanter les vieillards et danser les vieilles femmes. Pour Rabelais, le joyeux curé de Meudon, c'est le *piot* qu'il a aimé, qu'il a chanté et dans lequel il a trouvé la sagesse.

Et nous autres, buveurs excessifs, buveurs immodérés, buveurs sans raison, buveurs de toutes les choses mauvaises, enivrantes, brûlantes, assoiffantes, immorales, criminelles et mortelles, n'est-ce pas dans le *piot* ou le *vin* plutôt que dans un *teetotalisme* absurde, hypocrite souvent, que nous pourrions trouver la *Tempérance* prêchée, cherchée, désirée, désirable et sans laquelle notre société, alcoolisée de plus en plus, dégradée, abrutie, sans devoir ni conscience, finira par devenir une société d'ivrognes sans honte et parfaitement méprisable?

C'est ce que nous tâcherons de prouver dans deux ou trois causeries du dimanche, M. l'Editeur, si vous le permettez, et cela sans ton doctoral et sans phrases de *preacher* et de moraliste.

Quant au choix du *sujet*, il est purement accidentel, comme avec tous les noircisseurs de papier comme nous. Un hasard, un passant, un mot, un article de journal, un rien le détermine. Et n'est ce pas dans le journal que nous lisions l'autre jour les deux dépêches télégraphiques suivantes, qui sont matière à g'ose, à philosophie et à *Tempérance*?

La première de ces dépêches, datée de Lexington, Kentucky, 31 janvier, disait:

"A Lexington, aujourd'hui, la Commission exécutive de l'Union de Tempérance des Femmes Chrétiennes a procédé à la rédaction d'une protestation contre l'usage du whiskey pour le baptême du nouveau navire de guerre des Etats-Unis, le *Kentucky*

La Commission a refusé de donner une copie de la protestation avant de l'envoyer par la poste au Secrétaire Herbert et à Mlle Henriette B. Richardson, de Lexington, qui a été choisie par le ministre pour baptiser le navire et qui a demandé le privilège de le baptiser avec une bouteille de "Vieux Bourbon,"—*Old Bourbon*.

Mlle Richardson a fait la déclaration suivante:

"L'Union de Tempérance des Femmes chrétiennes agit prématurément, attendu que ce qui servira au baptême du *Kentucky* n'est pas encore annoncé officiellement. Je n'ai nullement recherché l'honneur d'être la marraine, et je n'ai suggéré le "Vieux Bourbon" que parce que ce whiskey est un produit spécial du Kentucky.

Le gouvernement des Etats-Unis a construit le navire et il permet légalement la fabrication du whiskey dans le Kentucky, de sorte que la suggestion naturelle est que le navire doit être baptisé avec du whiskey."

La seconde de ces dépêches est datée de Londres, 7 février. La voici:

"Le marquis de Salisbury a reçu aujourd'hui une délégation de la Société de Tempérance de l'Eglise anglicane, comprenant des évêques très connus, des membres du Parlement et d'autres personnes.

Ces messieurs ont demandé au premier ministre de soutenir le projet de loi qui réduit à un pour mille habitants les débits de liqueurs dans les villes, et à un, pour six cents habitants, dans les villages—projet de loi qui veut également que l'on ferme pendant toute la journée du dimanche les débits de liqueurs et les cabarets.

Lord Salisbury a répondu à ces Messieurs que le sujet n'était pas attrayant pour le gouvernement après l'expérience du passé Le gouvernement, du reste, a peu de loisirs en ce moment, et ce n'est pas pendant la session actuelle qu'il peut s'occuper des cabarets La question d'Orient le préoccupe bien davantage."

En plus, dans nombre de journaux de la Louisiane, nous voyons quotidiennement que le capitaine John N. Pharr, Kentuckien d'origine, croyons-nous, mais présentement candidat pour les hautes fonctions de Gouverneur de l'Etat de la Louisiane, est un fervent du *teetotalisme* et un disciple convaincu de la *Tempérance*. Le whiskey fait horreur à ses lèvres, même le *Old Bourbon* du Kentucky. Tous les électeurs pourtant ne sont pas de cette opinion, et l'on prétend même que le whiskey commun est un des électeurs les plus importants du pays.

Mais vous voyez, M. l'Editeur, qu'avec tout cela il y a matière à gloser longuement, à faire de la philosophie et de la morale, voire même de la politique. Chose que nous ne ferons certainement pas.

Car la politique, à cette heure, en Louisiane, avec tous les patriotes qui la font, avec tous les hommes de principe qui en ont le monopole, avec tous les personnages dé intéressés et dévoués qui en ont assumé la gracieuse mission, nous défend ou nous dispense de mettre un pied profane sur son terrain sacré ou dans son domaine de rare moralité et d'admirable patriotisme.

Il en est cependant qui prétendent que c'est du bran, mot fréquemment usité par Rabelais.

Mais rentrons dans notre sujet, qui est la *Tempérance*, en latin *temperentia*. mot qui signifie modération, sobriété, frugalité, continence, etc.

II

Certes, à propos du baptême du navire *Kentucky*, nous ne pensons pas qu'il soit de bon goût de railler l'Union de Tempérance des femmes chrétiennes. Cette Union a certainement sa raison d'être et sa moralité, et nous ne devons pas trouver étrange que les femmes s'associent et se liguent entre elles pour combattre l'abominable fléau qui menace notre société moderne et qui grandit tous les jours. La femme, délicate et sensible, est la première à souffrir de l'ivrognerie, et l'ivrogne est un triste compagnon de route et d'existence pour la femme qui a conscience de sa dignité et qui doit avoir dégoût de ce qui est laid. L'amour et le dévouement ont des limites, et quand la dégradation est complète, l'amour cesse et le dévouement baisse la tête. Quant aux enfants, sans parler du triste exemple qu'ils ont sous les yeux, s'ils sont les enfants de l'alcoolisme, vaudront ils mieux que s'ils étaient les héritiers de la lèpre et des scrofules. L'hérédité est une loi naturelle, et l'atavisme n'était pas chose nouvelle aux temps d'Hippocrate lui même.

Oui, la femme, épouse et mère, a le droit et le devoir de protester contre l'ivrognerie et d'invoquer la tempérance. Il s'agit de son bonheur, de son honneur et de l'honneur de la famille. Est-ce que l'ivrognerie n'est pas contagieuse, et si l'ivrognerie est contagieuse, ne se communiquerait-elle pas aussi bien au sexe faible qu'au sexe fort? L'exemple a de singuliers entraînement, et la curiosité passe pour être féminine Il y a des femmes qui lèvent le coude, et la classe elle-même ne s'y oppose pas. Allez à Londres, et vous verrez que le gin n'a pas que les hommes pour adorateurs.

Nous pourrions aussi dire en passant que la femme est parfois coupable de l'intempérance de l'homme. Car c'est ordinairement la femme qui fait l'homme, et son influence sur lui est si puissante, puissante pour le bien comme pour le mal, que plus d'un ivrogne est devenu tel ou devient tel par la faute de sa femme, non que la femme, tentée par le diable comme dans l'Eden de la pomme, lui offre le breuvage de l'ivresse et le whiskey de la tentation, mais parceque la dite femme, souvent mariée sans raison et sans sagesse, peu affectueuse et peu dévouée, manquant de courage dans la prose de la vie et trouvant l'assortiment mauvais, le force à demander l'oubli et la consolation en dehors de la maison où le foyer est sans tendresse et où les cœurs ne s'entendent plus. Le whiskey devient un consolateur, et le vin qui sourit, toujours de bonne humeur, vous fait oublier que votre femme a le caractère mauvais et grogne souvent. Si les cabarets sont si nombreux et si pleins, si les cafés ont tant de clients, si les clubs et les cercles sont devenus une institution sociale, et s'il y a tant de foyers froids et sombres, est-ce toujours parce que l'homme est seul mauvais? L'homme, certes, n'est pas bon, et c'est même un fort vilain animal quand il a trop bu et qu'il aime le whiskey; mais l'homme qui, selon Voltaire, est supérieur aux autres animaux, parce qu'il "boit sans soif et fait l'amour en toute saison," sinon à tout âge, ne naît pas fatalement ivrogne, puisque le lait est sa première boisson naturelle.

Mais nous ne disons pas cela, même en passant, ou si nous le disons, c'est simplement pour allonger le chapitre.

Toutefois, si nous devons approuver l'*Union* de Tempérance des Femmes chrétiennes et respecter leurs intentions, et si leur croisade contre l'intempérance et l'ivrognerie mérite l'encouragement des moralistes, nous pouvons dire, hélas! que toutes les croisades ne réussissent pas. Celle-là réussira t-elle? Des *unions*, des associations, des conventions, des protestations et des discours contre les innombrables Sarrasins qu'on nomme les ivrognes sont assurément des choses méritoires, et quand les femmes seront électrices, ces *Unions* seront d'un poids réel dans la balance politique, surtout si l'union règne entre les femmes elles-mêmes; mais c'est autrement, pensons-nous qu'il faut engager la bataille. Outre qu'il n'est pas naturel que les femmes se liguent, forment des légions et des brigades, se fassent colonelles et générales d'armée, surtout pour conquérir leurs maris à la tempérance, c'est personnellement, doucement, sans bannières et sans programmes, sans tambours et sans discours, à la maison, au foyer domestique, dans l'intimité des mots tendres et de bons conseils, près de l'enfant qu'on aime et que l'on doit aimer, avec toute la persuasion du devoir, de l'honneur et du bonheur, que l'œuvre morale et chrétienne doit triompher.

On a dit: "Ce que femme veut Dieu le veut"

C'est peut-être beaucoup dire, car Dieu ne peut pas vouloir ce que le Diable veut; mais la femme a en elle assez d'amour, de dévouement et de vertu pour sauver l'homme et le monde.

III.

Pourtant, à propos du baptême du *Kentucky*, nous trouvons que *l'Union de Tempérance des femmes chrétiennes* exagère un peu et s'indigne à tort. Il n'y a vraiment pas là de quoi prendre la mouche, bien moins de crier à l'abomination. Outre que le whiskey, en lui-même, n'est pas un crime et ne devient tel que par l'abus qu'on peut en faire, nous devons savoir que Mlle Henriette B. Richardson, belle et jeune Kentuckienne, est chrétienne également, fort respectée et fort respectable, charmante entre toutes, et que jamais personne, à Lexington et dans le Kentucky, ne l'a vue porter à ses lèvres roses un verre de whiskey et même un léger *cocktail*. Et il serait malséant de lui reprocher son patriotisme. Car il faut toujours aimer sa patrie et son Etat, l'Etat fût-il sans histoire et la patrie sans grandeur. Ce qui n'est pas le cas avec le Kentucky et les Etats-Unis.

Certes, nous n'ignorons pas qu'on baptise les enfants avec de l'eau, sachant du reste que plus d'une sage-femme débarbouille le nouveau-né avec du whiskey ou de l'eau-de-vie, sans que pour cela il devienne plus tard un ivrogne; mais un baptême de navire aux formidables canons, aux puissantes machines et aux rudes marins qui n'ont pas l'habitude de chanter des psaumes, bien que religieux de la grande religion de l'Océan et du courage, n'est pas un baptême de petit chrétien qui pleure souvent à la sensation de l'eau froide et n'a pas conscience de la grandeur du Sacrement qui le régénère. Ce baptême se comprend sans doute. Il faut donner un nom au *man-of war* qui va prendre place parmi les vivants et les combattants. Et nous trouvons même que les Anglais, ces hommes de mer ayant du sang de pirates dans leurs veines normandes, ont donné au navire de guerre son nom véritable. C'est pour eux un *homme de guerre*. Il est vivant Il respire, il parle, il tonne, il combat. Il a un corps qui se meut, qui va, qui vient, qui franchit les distances et qui fait le tour du monde. Il possède une âme courageuse, aventurière et superbe, une âme ayant charge d'âmes. Car tous ceux qui sont à son bord, depuis l'amiral qui commande la flotte jusqu'au mousse du grand hunier, sans plus omettre les marmitons de la cuisine ballottés par la tempête que les marins, les mécaniciens, les chauffeurs et les autres, ont certainement une âme. Mais si le *man-of-war* n'avait pas une âme et s'il ne pensait point, saurait-il se diriger et se conduire? Livrerait-il des combats terribles et remporterait-il des victoires éclatantes qui décident souvent du sort des empires et des peuples? Sans Aboukir et Trafalgar, ces deux gloires de Nelson, Nelson aurait-il sa colonne sur une des places de Londres, et Napoléon aurait-il été vaincu à Waterloo par l'Anglais Wellington et par le Prussien Blucher? Si l'Angleterre possède aujourd'hui l'Egypte, avec l'immense orgueil d'être la souveraine incontestée des mers, n'est ce pas un peu à l'Aboukir de 1798 qu'elle le doit? Qui a mer a terre. Quant aux Etats Unis, s'ils veulent être véritablement, avoir la double force des grandes nations modernes, franchir les limites étroites de la doctrine Monroe et porter leur drapeau d'étoiles sur tous les océans et sur toutes les mers du globe, il leur faut trois fois plus de *man-of-war* qu'ils n'ont présentement d'Etats, avec des capitaines qui ne sont pas d'eau douce comme le capitaine *teetotaliste* qui aspire à l'heure actuelle à l'honneur extrême de gouverner la Louisiane.

Mais ce n'est pas avec de l'eau, croyons-nous, de l'eau douce et fade, de l'eau sans saveur et sans énergie, de l'eau de tempérance, de pénitence et de repentir, qu'il convient de baptiser un navire de guerre, un *Kentucky*, un redoutable monstre de mer et d'eau salée qui aura pour devoir, dans les intrépides navales de demain, de sonner le branle-bas du combat, de faire feu à tribord et à babord et de foudroyer impitoyablement l'ennemi. Le *Kentucky* n'est pas un bateau de promenade et de plaisance. C'est un destructeur armé de canons formidables. Ses marins et ses défenseurs jureront plus souvent qu'ils ne chanteront des psaumes, et si le commandant, au jour de la bataille et après le triomphe, faisait distribuer une double ration d'eau fade à ses marins victorieux pour les récompenser et honorer leur héroïque conduite, il serait vraiment peu généreux et oublierait que le whiskey est la liqueur nationale des Etats-Unis. Lui-même avant l'engagement, sans être un ivrogne du reste, est ce un verre d'eau qu'il a bu?

Mlle Henriette B. Richardson, la belle marraine du *Kentucky*, nous semble donc avoir raison, et le whiskey, répétons-nous, n'est abominable que par l'abus qu'on en fait.

Après tout, qu'est ce que c'est que le whiskey?

Nous le dirons dans le chapitre suivant.

J. GENTIL.

MODES PARISIENNES.

TOILETTES DE VISITES.

Le costume de droite est en popeline irlandaise noire avec bandes de jais sur toutes les coutures. Le corsage est orné de jais et de ruches plissées. Le plastron est en velours vert-myrthe.

La toilette à gauche est en cheviot à fines rayures, héliotrope, avec manche en drap, garnie de bandes en velours plus foncé. Le tout est orné de fourrure.

CONNAISSANCES UTILES.

Les objets nickelés sont assurément d'une propreté remarquable et d'une netteté durable; cependant, leur surface est envahie, au bout de quelque temps, par une patine bleue ou verdâtre qui ne plait pas toujours.

On indique qu'elle s'enlève facilement dans un bain d'alcool rectifié additionné d'une partie d'acide sulfurique pour 50 parties d'alcool.

Il suffit de plonger les pièces quelques secondes dans ce bain, puis on rince dans de l'eau claire et l'alcool pur avant de sécher dans la sciure de bois.

Pommade contre les gerçures des mains: Menthol, 0 gr. 75; salol, 1 gr. 50; huile d'olive, 1 gr. 50; lanoline. 45 grammes.

En applications une ou deux fois par jour.

Comment les rayons cathodiques pénètrent les corps opaques.

Le portrait que l'on voit ici, a été cliché sur une photographie du procédé de M. Rœntgen dont nous avons parlé dans l'*Abeille* la semaine dernière, et dont, aujourd'hui encore, nous parlons. Le squelette d'un poisson, celui d'un rat, l'ossature d'une main, l'intérieur d'une pipe, un peigne dans un étui en cuir sont rendus visibles par les mystérieux rayons cathodiques que vient de découvrir le Professeur Rœntgen. Au moyen de son procédé, il est possible de photographier l'intérieur d'un animal vivant, d'un objet en métal, d'un livre et d'un nombre infini de substances.

Les avantages qui vont découler de cette découverte pour la médecine, la chirurgie, la métallurgie, la chimie et nombre d'autres branches de la science, sont incalculables.

FANTAISIE.

Sur la voie triomphale en 1900.

Les statues des hommes célèbres s'entiennent familièrement.

FÉNELON.—Dites donc, mes très chers frères, on se fait vieux, céans. Si nous causions un brin.

FORAIN, *bâillant.*—Quoi? un dialogue des morts? Ça ne se porte plus, mon vieux maître.

FÉNELON.—De mon temps, c'était la grande mode dans les Champs-Elysées. Mon amie, Mme Guyon, adorait ce divertissement.

BOSSUET.—Ne troublons point son quiétisme.

FÉNELON.—Ah ça, vilain oiseau de Meaux, vous n'allez pas recommencer cette vieille scie?

BRUNETÈRE.—Va donc, hé! robinet de baignoire!

LEVERRIER.—Pourquoi l'appelle-t-on comme ça?

FRANCISQUE SARCEY.—Parce qu'il est universellement connu, dans le monde de l'éloquence sacrée, sous le sobriquet bien parisien de "Cygne de Cambrai".

LE VIEUX MARCHEUR.—Effectivement! Il y avait dans le temps, aux Nouveautés, une ravissante jeune personne, intitulée Jeanne Cambrai, agrémentée sur l'épaule gauche d'un petit grain de beauté que nous avions baptisé "Fénelon",—je m'étais toujours demandé pourquoi.

VIBERT.—J'en ferai une aquarelle.

CREBILLON FILS.—Et moi un conte badin.... Quelle est donc cette jeune personne qui monte l'avenue dans son buggy électrique?

LE PRINCE.—C'est Fanny Biberon; elle est encore bien jolie.

TERRONT.—Oh! regardez donc; un type à bicyclette, comme au temps radieux de ma verte jeunesse!

JEAN BERAUD.—Une bicyclette, grands dieux! Comme c'est loin de nous, tout cela!

ALFRED DE MUSSET:

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait en un peuple de preux,
Où chacun s'adonnait à cette joie austère
Où Cadet a starté fils chéri de Molière,
Dans la course des Arts, et fait tant d'envieux!
Regrettez-vous le temps où les temps lascives
Pédalaient au soleil dans les Acacias,
Sous des accoutrements dignes de leur frère [Yves
Mais que la préfecture, hélas! n'approuvait [pas?
Où tout était trempé de la sueur humaine,
Où du Nord au Midi, sur une Cleveland,
Michel H. promenait la marque américaine
Où Lemaître passait, rêveur et nonchalant?
Où quatre mille preux se disaient increvables;
Où l'on ramassait des pelles inconcevables,
Où Noblet et Cooper, Baranecourt et Bouër,
S'aplatissant au loin, sur leurs guidons de fer,
Fendaient l'air, entraînés par quelques walky. [ries.
Et ne regrettaient pas leurs jointures meurtries.
Où le doyen de tous était un vice-roi
Surnommé lord Du Frein,—quoi qu'il n'en usât [guère;
Ce qui fait qu'on te vit plus d'une fois à terre.
Frère aîné de Sagan,—qui tomba comme toi.

STÉPHANIE MALLARMÉ.—Est-ce que vous allez nous la raconter tout entière?

ALFRED DE MUSSET:

Rappelez-vous le temps ...

Un ronflement se fait entendre.

MUSSET, *se retourne.*—Ah! c'est Arouet, je l'aurais juré.

Dors-tu content, Voltaire?

VOLTAIRE.—Il y a de quoi!

MUSSET.—Si c'est comme ça, j'y renonce.

VERLAINE:

L'espoir luit comme un brin de paille dans l'é- [table.

MUSSET.—Je prendrais bien un sandwich.

SAINTE-BEUVE, *finement.*—Un George Sand-wich.

LAMARTINE.—J'ai horreur de ce genre d'esprit.

VICTOR HUGO.—C'en est la fiente.

LABICHE.—Du guano, quoi! Faut d'l'engrais. Vous en avez mis pas mal dans votre terreau, et ça lui a rudement profité.

VALABRÈGUE.—L'engrais ou le fou raisonnable! Ça se joue à la Comédie-Française.

NAPOLÉON.—Je n'avais pas prévu ça dans le décret de Moscou. N'est-ce pas, monsieur Thiers?

M. THIERS.—Effectivement, sire.

NAPOLÉON.—Comme vous me dites ça; vous avez l'air de bien mauvaise humeur.

M. THIERS.—C'est exact. Votre Majesté ne se figure pas que je m'amuse ici.

NAPOLÉON.—Ah ça! où donc voudriez-vous être?

M. THIERS.—Eh bien, et le Panthéon, sire? Je n'ai jamais désiré qu'une chose, c'est qu'on reconnaisse en moi un grand homme.

AMBROISE PARÉ.—Il faut manger de la soupe, mon petit. (*A Daguerre qui braque sur les passants un appareil de forme étrange.*) Ah! ça, qu'est-que vous faites donc, mon cher cousin?

DAGUERRE.—Moi? Je m'amuse énormément; je prends les instantanés de tous nos collègues.

AMBROISE PARÉ.—Puisque vous avez photographié tout le monde, dites-moi donc quel est cet individu-là, en face, qui parle avec un fort accent américain.

DAGUERRE.—Comment! vous ne le connaissez pas? Mais c'est l'homme du jour, c'est Law: il est venu ici pour nous coller des mines d'or et ça fait fureur!

TURGOT.—Il paraît que c'est excellent.

SULLY.—Peuh! ça ne durera pas; on se Lass de tout.

SARCEY.—Le trait est plaisant, je vais le raconter à Voltaire.

TIMOTHÉE TRIMM.—Voltaire?.... Voltaire?.... J'ai vu ce nom-là quelque part.... (*A son voisin Murger.*) Qu'est-ce donc que ce Voltaire?

MURGER, *avec bonté.*—Un des grands bienfaiteurs de l'humanité, mon cher ami: c'est à lui que vous devez l'invention du volter-closet.

TIMOTHÉE TRIMM.—Tiens! je croyais savoir que c'était l'empereur Vespasien.

MURGER.—Effectivement, pour la magistrature debout; mais il l'a adaptée aux besoins de la magistrature assise.

TIMOTHÉE TRIMM.—Il sait tout, ce Murger. J'en ferai une chronique.

FELIX PYAT.—On s'embête ferme. ici!.... Et dire que c'est moi qui ai eu l'idée de cette petite.... Je ne pardonnerai jamais à Alphonse Humbert de s'en être souvenu.

Nous nous retirons des affaires.

Ayant vendu le bail du local que nous occupons à l'encoignure des rues St-Charles et Gravier.

Nous devons le livrer au Postal Telegraph Cable Co., le 1er mai.

Le stock entier du C. O. D. Clothing House doit partir à n'importe quel sacrifice.

Chaque article de l'immense stock d'habillements d'hommes, garçons et enfants, sera vendu à 25 pour cent plus bas que le prix de coût.

Notre stock entier d'habillements pour hommes, enfants et garçons, articles de toilette, chapeaux, etc., doit positivement partir avant le 30 avril, notre bail étant vendu au Postal Telegraph Cable Company et ils doivent en prendre possession le 1er mai, nous laisse qu'un temps limité pour disposer de notre immense stock.

Le magasin est maintenant fermé et les commis sont activement occupés à marquer les prix, ce qui nous permettra d'ouvrir samedi, 8 février à 8 heures. Positivement personne admis avant l'heure de l'ouverture, alors nous serons prêts à faire des affaires.

Chaque article dans le magasin sera réduit à un prix si bas qu'ils nous seront enlevés avant le temps voulu.

Les acheteurs d'habits sauveront de l'argent en attendant notre jour d'ouverture et prendre avantage des bargains.

Souvenez-vous de l'endroit C. O. D. Clothing House, encoignure des rues St-Charles et Gravier, Samedi 8 février, à 8 heures A. M.

Comptoirs et installations à vendre.

BILLARD.

LE JEU DES MESSIEURS.

Nouvelles Tables. Installations Modernes.

SALLE de BILLARD de MILLER

Coin des rues Commune et St-Charles. Vis-à-vis l'Hôtel St-Charles.

Venez nous voir et remarquez nos améliorations. Nous avons des tables à vendre, aussi bien que des tables pour y jouer; et un assortiment complet de matériel pour billard toujours prêt.

Jeux d'exhibition chaque soir.

JOHN MILLER & CIE, Propriétaires.

31 jan—3 m dim mar jeu

LA MEILLEURE

Médecine de Famille

Qu'elle ait jamais connue. Lettre de louanges d'une dame de New York sur les

Pilules d'Ayer.

"Je prends les Pilules d'Ayer depuis bien des années et j'en ai toujours obtenu les meilleurs résultats. Pour les affections du foie et de l'estomac, ainsi que pour la guérison des maux de tête qui en résultent, les Pilules de Ayer ne peuvent pas être égalées. Quand mes amis

me demandent quel est le meilleur remède pour les désordres de l'estomac, du foie ou des intestins, je leur réponds invariablement: Les Pilules d'Ayer. Prises à temps, elles arrêtent un rhume, empêchent la grippe, coupent la fièvre et règlent les organes digestifs. Elles sont faciles à prendre, et sont, en effet, les meilleures médecines de famille que j'aie jamais connues."—Mrs. MAY JOHNSON, 368 Rider Ave., New York City.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

TEXAS EL PASO T AND P ROUTE PACIFIC

LIGNE COURTE

—POUR—

Hot Springs Nord Texas

—ET—

CALIFORNIE.

Bureau des Billets: 632 Canal.

Et à l'entrepôt au pied de la rue Thalie

Heures des arrivages et des départs.

	Départs	Arrivages
Ex. de Ft Worth et Cal..	8:15 a.m.	9:15 a.m.
Ft Worth & Hot Srings Ex	7:20 p.m.	6:55 p.m.

Le train de 8:15 a.m. a des chars dortoirs buffet, Pullman à Fort Worth et fait connection à Fort Worth avec des chars dortoirs Pullman pour El Paso, Denver et San Francisco.

Le train de 7:20 p. m. a des chars dortoirs buffet Pullman à Shreveport, Marshall et Hot Springs; aussi des chars dortoirs directs à Little Rock et Alexandrie.

Prenez les chars électriques de la rue Jackson ou de la rue Tchoupitoulas, via le Ferry de la rue Jackson pour Gretna. Les trains quitteront Gretna à 8:49 a. m. et 7:5 p. m.

Pour des billets et d'autres informations s'adresser à

A. S. GRAHAM, agent des passagers et des billets, 632 Canal, N.-O., Lne. GASTON MESLIER, agent général des passagers et des billets, Dallas, Tex. L. S. THORNE, troisième vice président et directeur-général, Dallas, Tex. 1er jan—96—1an

BANDAGES HERNIAIRES

Ajustés avec perfection à très bas prix. Applications pour difformités et Bonneteries élastiques faites sur commande. En magasin une grande variété de ceintures de support de bandages herniaires et d'articles en tolle.

A. McDERMOTT,

114 rue St-Charles, au coin de la Place Lafayette 4 juil95—1an

AVIS.—Restaurant et Buvette, 208 rue Dauphine, près Douane, ouvert jour et nuit. Restaurant dirigé par Maurice et Buvette par J. Demots. Repas régulier avec vin. 35c; mercredi. Tripes à la mode de Caen, vendredi, ailloli dimanche. Bouillabaisse 11 fév—1m

LEÇONS D'ESCRIME.

Un professeur d'escrime demande des élèves, dames, messieurs ou enfants. Se rendrait à domicile. Ecrire au bureau du journal aux initiales J. M. 13déc—

—Chut! Attention.... Plus un mot.... Veux-tu te taire, petit?...

—Eh! Papa, c'est toi qui commences....

—Bien, bien.... Assez! Je te dis: assez!

Ces quelques paroles s'échangeaient au bout d'un long train omnibus, en gare de Carcassonne, pendant un arrêt qui n'en finissait pas.

Et Cyprien Lacaussade avait eu le courage de passer dix fois devant ce wagon, à la portière duquel se montrait l'intelligente et si artiste figure de son rejeton, sans avoir seulement l'air de s'apercevoir qu'il était là.

Et, de même, il avait eu l'énergie de regarder dix fois sa femme, les beaux yeux de sa femme, tout pleins d'admiration pour lui, avec la même tranquillité qu'il aurait dévisagé le chef de train.

Car il était entendu qu'ils ne se connaissaient pas; et ils s'étaient placés séparément, l'un en tête, l'autre en queue, le troisième au milieu du train.

C'est que, lorsqu'on a, à ses trousses, toute la police de France, sans compter les agents secrets de la Russie, on ne saurait prendre trop de précautions.

Evidemment, plus rien d'anormal ne s'était produit durant la fin de leur séjour à Aix-les-Bains, plus personne ne s'était mêlé de leurs affaires; mais la visite, si significative, de M. Vilain Kreuzeberge les avait mis sur leurs gardes.

Et, du reste, le propre des policiers, des espions, n'est-il pas de se dissimuler, jusqu'à la minute suprême où ils surgissent, terriblement armés, pour vous fourrer dedans?

Et Cyprien Lacaussade n'était pas éloigné de croire que près d'une demi-douzaine d'agents secrets devaient être cachés là, dans ce train même, sous le visage et les espèces d'honnêtes voyageurs.

Aussi se reprochait-il déjà de n'avoir pas eu le courage de se priver du plaisir de saluer son fils de cet étonnant "Et adieu, Alessandre!" que les Méridionaux s'obstinent à considérer comme la meilleure formule de politesse lorsqu'on s'aborde.

C'est que c'était si gentil de s'entendre répondre:

"Et adieu papa!"

Et Cypriano remonta dans son compartiment avec assez de bonheur pour attendre, sans trop d'impatience, l'arrivée à Toulouse, pour lutter contre cet isolement qui, depuis le départ d'Aix-les-Bains, pesait sur son âme exubérante, sur son besoin de se répandre en tendresse et en discours.

Dès que le train repartit, il se mit à la portière et contempla avec amour ce paysage tout séché dans lequel on faisait les vendanges; et à sa joie de tout à l'heure, se joignit le bonheur de rentrer chez lui, dans sa terre.

Pourtant, il avait eu l'héroïsme de la quitter quatre mois auparavant, après y être revenu une première fois, alors qu'il y conduisait Natacha pour la confier—comble de ruse! aux dames de Nevers, qui avaient bien voulu se charger d'elle pendant les vacances.

Dans la persuasion qu'une armée de policiers s'occupait de lui, il avait élaboré tout un plan, toute une combinaison qui devaient, du reste, abuser le seul homme redoutable qui s'occupât sérieusement, et avec quelque chance de succès, de retrouver Natacha.

—On nous recherchera, avait-il dit à sa femme lorsqu'elle l'avait rejoint, à San-Remo, avec le petit Alexandre; et comme, si bien qu'on se cache, on finit toujours par être découvert, montrons-nous au grand jour; c'est le meilleur moyen de nous cacher, pourvu que rien n'indique que la petite est devenue notre petite.

Et, en conséquence, Amalita et Alexandre avaient gagné Aix les-Bains par Modane, tandis que lui, enveloppant de soins presque maternels la chérie qui s'était si vite emparée de son cœur, revenait à Arles en se servant de petites lignes et de diligences.

D'Arles il avait facilement poussé jusqu'à Toulouse, en évitant les trains rapides.

Et c'est alors, pourtant, que le plus difficile avait commencé; car Natacha s'était fâchée toute rouge lorsque papa Cypriano lui avait annoncé qu'il fallait se séparer pour quelques mois.

—Papa Cypriano, je veux chanter avec vous, vivre comme vous, s'écriait-elle, ramasser des sous comme vous!

Elle s'était tant amusée pendant les quelques jours de sa vie de chanteuse des rues!

Mais papa Cypriano était très persuasif, et il avait fait à Natacha un de ces raisonnements en plusieurs parties qui ébaubissaient sa famille.

Premier point, il fallait que Natacha fût loin de Menton et des villes d'eaux où sa pauvre maman était connue, loin de tout endroit où ce Vilain Kreuzeberge pourrait venir la rechercher.

—Hein, petite princesse?

Ça, c'est vrai, papa Cypriano.

Second point: il fallait gagner sa vie, chanter dans les jardins des hôtels, devant les villas....

—Y a donc pas des villas, des hôtels à Toulouse, papa Cypriano?

—C'est pas la même chose, petite princesse.... Et puis, dans mon pays....

Cyprien Lacaussade affirmait cela avec le plus naïf orgueil:

—Tout le monde chante, à Toulouse, ma petite; tout le monde a de la voix! On n'entend que ça, dans les rues, chanter.... Et alors, ça ne compte plus. Hein! vous comprenez, petite princesse?

—Pourquoi tu me dis pas: *tu*, papa Cypriano.

—Eh bien.... tu comprends?

Il fallait bien comprendre, avec lui: il vous entrait si bien ses idées à lui dans votre tête.

Et Natacha comprit tout: et qu'il était indispensable de se séparer quelques mois, et qu'on n'en serait que plus heureux ensuite, et que papa Cypriano, après l'avoir mise dans une pension où elle serait autrement aimée et heureuse qu'à Nice, s'en irait gagner de l'argent, faire des économies pour que, à l'hiver, ils soient tous réunis; et après cela, Cypriano avait, de nouveau, de vastes projets qui ne pouvaient pas ne pas réussir, comme tout ce qu'il entreprenait; et on ne se quitterait pas et on s'aimerait....

Oh! on ne s'aimerait pas plus que maintenant, non; mais on ne cesserait plus de se le prouver, de se le dire.

Et, à cette pensée, les yeux de charbon de Cyprien et le regard d'azur pâle de l'enfant s'allumaient.

Or, il était venu, ce moment tant rêvé: et comme on approchait de Castelnaudary, le chanteur cessa de voir la campagne, pourtant si jolie, plus verdoyante, à mesure que se faisait sentir l'influence de la Garonne.

Son esprit s'en allait dans la longue et étroite rue de Toulouse, où est situé le pensionnat des Dames de Nevers, et il ententendait encore les bonnes paroles de la supérieure, lorsqu'il lui avait confié Natacha:

—La gentille enfant! Elle doit être très sage!

Et Natacha secouant la tête, parce qu'elle était trop franche pour se parer d'une vertu qu'elle avait conscience de ne mettre qu'assez rarement en pratique:

—Cependant, dit-elle, quand on m'aime bien et qu'on me gâte beaucoup!

—Ici, mon enfant, affirma la supérieure, on ne vous gâtera pas du tout; mais on vous aimera bien.

Natacha secoua encore la tête; et, encouragée par la bonne figure qui souriait entre les ailes blanches de la cornette, elle affirma à son tour:

—C'est pas possible qu'on m'aime sans me gâter.

Et, comme Dieu a mis la vérité dans la bouche des enfants qu'il aime, ce fut l'affirmation de Natacha qui se réalisa.

Toutes les semaines, une lettre de la Supérieure partait pour Aix-les-Bains. Cypriano en avait facilement obtenu la promesse en raison des vacances.

Et cette lettre hebdomadaire respirait l'amour que l'adorable enfant avait inspiré, non seulement à la Supérieure, mais à toute la communauté.

A Nice, on l'avait mal prise du premier coup.

A Toulouse, elle avait si bien séduit tout son monde, avec son fin sourire et la caresse de ses yeux pâles, que Cypriano, en lisant les lettres de la Supérieure, se frottait les mains, éclatait de rire.

Et il déclarait, à sa femme et à son fils que leur princesse "empaumerait" le monde entier si seulement elle voulait s'en donner la peine.

Et c'était à eux, à eux seuls ce trésor, et elle les appelait papa, maman! Et elle considérait Alexandre comme un petit frère!.... Vraiment, s'ils avaient été de braves gens dans leur vie, Dieu les récompensait déjà sur cette terre!

Lorsque les premières maisons de Toulouse apparurent, il oublia un instant la petite Natacha pour se souvenir uniquement des parties de baladés qu'il avait faites le long de ce canal qui accompagnait la voie; d'une, entre autres, où il avait failli se noyer....

—Et c'était, juste à cet endroit. Endroit qu'il reconnut, du reste, plusieurs fois.

Mais il n'était pas étonnant qu'il se trompât un peu; car, outre que cela remontait bien à une trentaine d'années, son regard était très, humide aujourd'hui; il ne voyait plus les choses qu'à travers un brouillard.

Le train quittait le canal, maintenant, passait sous le parc de Caouson, sous le cimetière où il avait conduit, jadis, plus d'un camarade; et son cœur battait un peu plus fort.

Un peu avant la gare Matabiau, il reconnut le chemin qu'il avait pris tant de fois pour monter à la colline, sur laquelle est la colonne élevée en souvenir de la bataille de Toulouse.

Et son visage s'épanouit, malgré l'humidité de ses yeux.

Que de bons petits déjeuners il avait faits par là haut, à la suite desquels, par les temps clairs, on découvrait le Pyrénées! Il avait toujours eu la manie de découvrir quelque chose à l'horizon.

Mais le train s'arrêtait, avant d'entrer en gare de Toulouse.

Et, simultanément, la tête de Cypriano jaillit au milieu du convoi, celle d'Amalita près de la locomotive, celle d'Alexandre au bout.

Et ils commencèrent par se sourire. Mais d'autres têtes apparaissant aux portières, le chef de la famille lança un terrible regard à sa femme et à son fils, pour leur recommander la prudence.

Il considérait qu'ils ne seraient en sûreté que lorsqu'ils seraient descendus séparément du train et que, après avoir indéfiniment tourné dans les ruelles de Toulouse, à vingt mètres les uns des autres, ils se réuniraient en un point que lui seul, Cyprien Lacaussade, désignerait suivant les circonstances.

Tels des conspirateurs!

Ils eurent donc bien l'air de ne pas se reconnaître, à la sortie des voyageurs, ni dans la cour de la gare, ni à la traversée du canal ni dans les nouvelles rues du faubourg Matabiau.

Ou, du moins, ils crurent, sincèrement, ne pas en avoir l'air; mais à chaque instant, ils retournaient la tête, se souriaient, se parlaient des yeux.

Et leur attitude eût paru bien louche au moindre observateur.

Mais personne les observait; et toutes ces précautions n'étaient nécessaires que pour donner une satisfaction à l'imagination de Cypriano.

Et lorsque, sous le coup de midi et demi: le chanteur jugea qu'ils pouvaient se réunir sans danger, derrière l'abside de la basilique de Saint-Sernin, pas le moindre policier ni même un curieux n'étaient sur la place ni ne se montraient au débouché des rues adjacentes.

Au signe que fit Cypriano, Alexdre jeta le paquet dont il était chargé pour courir plus vite dans les bras de son père

Enfin ils pouvaient s'embrasser, ne plus vivre dans ce mystère, qui les avait assez amusés tout d'abord, mais commençait à leur devenir extrêmement pénible!

A continuer.